Guignol aux pieds des Alpes

Schmitt,Eric-Emmanuel

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

France vagabonde

Éric-Emmanuel Schmitt

Guignol aux pieds des Alpes



ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

Guignol aux pieds des Alpes

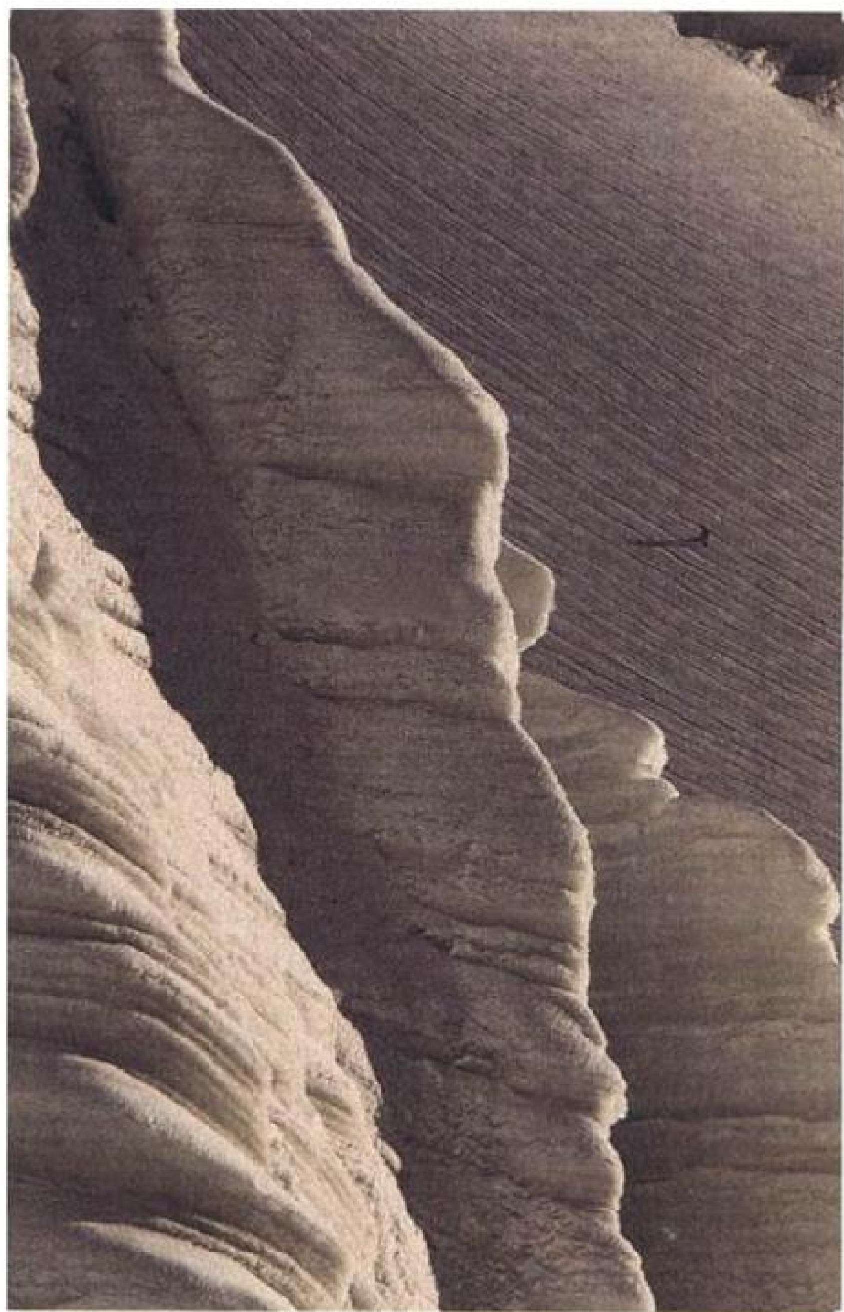


NATIONAL GEOGRAPHIC

Les photographies et le texte
de cet ouvrage sont extraits
de la collection *La France.*

Photo de couverture. Notre-Dame de Fourvière, Lyon (Rhône).

© National Geographic Society, 2002.
ISBN : 2-84582-053-4
Photos © Olivier Follmi.



Glacier du massif du mont Blanc.

Guignol aux pieds des Alpes

Guignol a une boussole qui diffère de toutes celles que vous trouverez en France. D'abord elle montre le sud. Car l'habitant de la région Rhône-Alpes se pense bizarrement dans l'espace. Sa tête est à Lyon, ses pieds sont en Provence, son corps est composé de la Loire, l'Isère, la Savoie, l'Ardèche et la Drôme. Il ne se voit pas au milieu de la France, non, il se repère au nord du Sud. Lyon est la capitale de la France méridionale ; le Lyonnais n'aspire qu'à descendre la vallée du Rhône. Car le climat brumeux de Lyon est une erreur, une aberration, un dysfonctionnement provisoire aux yeux même de Guignol ; sa vérité, c'est le climat du Sud. Du reste, depuis toujours, tout ce qui lui arrive de bon vient du Sud, les fleurs, la banque, la soie, l'architecture, l'huile, les couleurs ; en revanche toutes les épreuves sont tombées du Nord, les invasions, le centralisme politique, la répression des mouvements populaires. Pour la boussole de Guignol, Lyon plafonne au nord et indique le sud. Au-dessus, il n'y a rien. Juste une autoroute et une voie de TGV, presque abstraites, qui conduisent à Paris. À Paris dans un autre pays. Ensuite la boussole signale l'est, pas l'ouest. Guignol, protégé de l'océan par l'Auvergne, coincé dans sa cuvette, se sent continental. Le Massif central dresse un mur qui le protège du large ; Guignol se place dans son ombre pour mieux l'ignorer. En revanche, les Alpes, il les épouse, il les gravit, elles le mènent en Europe centrale par la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche. Des quatre points cardinaux, la boussole de Guignol en marque deux : l'est et le sud.

Lyonnais et philosophe

Il en est des pays comme des familles : on trouve normal celui où l'on est né. De même qu'un enfant battu mettra longtemps à découvrir que tous les enfants ne sont pas battus, de même l'enfant lyonnais décèlera fort tard qu'il est lyonnais. La lumière jaune et précise qui découpe les haies, il la prend pour la lumière ; le brouillard matinal qui poudre la ville comme un souvenir des rêves, il le croit une nécessité du matin, une rosée des pierres et du macadam ; la canicule immobile, étouffante, de l'été, il l'attribue à la saison ; le rhume gras et chronique qui le fait tousser de novembre à mars, il l'impute à l'hiver ; il n'imagine pas qu'il pousse d'autres arbres sur le goudron que des châtaigniers, qu'il y ait des villes plates, sans fleuves, sans églises, sans remparts, des dimanches sans tartes au sucre, des vendredis sans quenelles, des févriers sans bugnes, des caves sans beaujolais et des jardins publics sans théâtres de Guignol. Le natif d'un lieu est le dernier à savoir en parler. Un Japonais expliquera mieux ce qu'est la France que tous les Français réunis. Il faut être d'ailleurs pour décrire ici. Né à Lyon, ayant vécu mes vingt premières années à Lyon, je n'ai appris ce qu'est la ville de Lyon qu'après l'avoir quittée. Elle ne m'est apparue qu'après avoir disparu. Peut-être comprendrai-je aussi ce qu'est la vie juste après ma mort…

— Il y a deux sortes d'individus que je ne supporte pas : les Lyonnais et les philosophes ! Le mondain avait dit cela avec bonne humeur, comme si, avec cette saillie, il allait se rallier la sympathie de l'assistance. Il se laissa tomber sur le canapé et maintint sa main en l'air pour recevoir un verre. Suzanne, notre hôtesse, ne bougeait pas. Elle regrettait déjà d'avoir voulu rassembler plusieurs auteurs chez elle ; elle regardait l'écrivaillon avec déception tout en me lançant un coup d'œil gêné qui signifiait : « Réagissez comme vous l'entendez, je ne vous en voudrai pas ». Je me levai et dit, à l'adresse du fâcheux :

— Ça tombe mal, je suis à la fois lyonnais et philosophe. Lyonnais, je n'y suis pour rien. Philosophe, je l'ai voulu. Mais devant vous, je revendique les deux.

L'écrivaillon sembla avoir reçu un coup dans l'estomac, il se croyait à Paris, avec seulement des gens de Paris ou de Bordeaux –

comme toujours dans les salons de Paris –, il n'avait pas prévu d'offenser quelqu'un. Je profitai de sa stupeur.

— Si j'indispose, je peux partir.

L'écrivaillon tenta de se rattraper.

— Je disais ça pour rire.

— L'ennui, c'est que ce n'est pas drôle.

— Vous n'allez pas vous vexer pour si peu ?

— Si.

— Mais je disais n'importe quoi.

— Continuez, vous êtes très doué.

À bout de ressources, il avoua à voix basse, le visage embarrassé :

— Vous comprenez…

C'est que je viens d'Ardèche.

Victoire ! Je souris. L'Ardèche, quoique faisant partie de la région Rhône-Alpes, a toujours été regardée dédaigneusement par les Lyonnais comme une terre peu gâtée, sans avenir, tout juste bonne à offrir des maisons de campagnes pas trop chères, bref le Midi du pauvre. Je compris que le préjugé antilyonnais de mon Ardéchois répondait au préjugé antiardéchois des Lyonnais et nous avons fait la paix. – Il y a deux sortes d'individus que je ne supporte pas : les Lyonnais et les philosophes ! Philosophe, je l'étais devenu par l'étude. Mais lyonnais ? L'affirmation péremptoire avait fait naître une question en moi : qu'est-ce qu'être lyonnais ?

« Tout le monde y peut pas être de Lyon », dit le proverbe des canuts. Certes, l'injustice fait naître des humains à Saint-Étienne, Chambéry, Bourg-en-Bresse, même à Paris, à Marseille, à Lille, voire en dehors de France. Mais quel est donc le cadeau qui m'avait été fait sans que je le réclame ?

Le Lyonnais hors de Lyon ne vous dira jamais qu'il est de Lyon. Vous l'apprendrez plus tard, par indiscrétion ou par hasard, parce que vous aurez remarqué des « y » venant parasiter la langue (« J'y ai fait, j'y ai dit »), un excès d'adverbes dans la phrase, ou encore des « é » transformés en « è ». Confondu, le crypto-Lyonnais rougira, il avouera son identité et changera vite de sujet. Pourquoi ? Aurait-il honte ? Ou bien l'espion vivrait-il comme un échec le fait d'avoir été repéré ? Tout Lyonnais serait-il une taupe ? De même vous serez surpris de remarquer que, lorsque deux Lyonnais découvrent leur origine commune, contrairement au réflexe habituel entre pays, ils n'en tirent ni complicité ni familiarité supplémentaires. Pourquoi ? Qu'est-ce qui les retient ? Honte encore ? Aigreur de voir leur couverture arrachée ? N'y aurait-il aucune fierté lyonnaise ? L'identité lyonnaise ne tiendrait-elle qu'à un obscur sentiment de culpabilité ? En vérité, il s'agit du

contraire. Le Lyonnais sait, dès le départ, qu'il est né dans un centre mais pas au centre du monde. Il est de Lyon, pas de Paris. Il vit au cœur d'une cité ancienne, qui fut plus puissante que Paris pendant les siècles où la France s'appelait la Gaule, Lyon Lugdunum et Paris Lutèce ; il marche dans des rues où l'église chrétienne souffrit et s'organisa ; il sait qu'aujourd'hui, Lyon n'est pas la capitale de la France mais qu'elle demeure, incontestée, la capitale de cet immense et riche domaine, la région Rhône-Alpes. Le Lyonnais se montre donc humble et orgueilleux. Il développe un sens aigu de la relativité, une forme d'intelligence sceptique qui le distingue des autres ethnies. Là où il est, il est au centre du monde mais il n'est pas le centre du monde. Le jeune Lyonnais montre autant de sagesse que le plus vieux des philosophes ; au berceau, il réinvente la phénoménologie et le relativisme, il pulvérise Husserl et Kant.

Le Lyonnais vient d'un lieu ni assez petit, ni assez fragile, ni assez ignoré, pour se montrer revendicatif. Il est lyonnais comme on est homme, naturellement. Il n'a pas besoin de le préciser à tout bout de champ. Le Lyonnais ne cache donc rien, il tait. S'il corrige sa prononciation dès qu'il quitte les bords du Rhône, s'il prend soin de nettoyer son lexique et d'en bannir les lugdunomismes, tel *gone* pour enfant ou *vogue* pour fête foraine, c'est parce qu'il ne tire ni fierté ni honte d'être lyonnais. Il sait que cela ne suffit pas et il aspire à l'universel. Il n'y a pas de réseaux de Lyonnais, ni de société secrète lyonnaise, ni même de solidarité lyonnaise, car le Lyonnais, né dans une grande ville au climat tempéré qui mêle toutes les classes sociales, se cherchera des affinités plus profondes pour se joindre à un éventuel groupe. Au fond, la spécificité du Lyonnais est sans doute son étonnante absence de complexes. Il n'a pas de complexe de supériorité car il ne dispute pas la suprématie parisienne. Il n'a pas de complexe d'infériorité car il est entouré de villes plus petites et de régions plus pauvres. Cet équilibre le rend modéré, silencieux. Jamais il ne s'affiche. Jamais il n'a l'impression de prendre sa revanche, bien loin des extases du ressentiment. Il se méfie des *lyonnaiseries,* de ce folklore qui serait censé être le sien ; il ne le trouve ni riche ni nourrissant, trop lié au seul quartier de la Croix-Rousse et aux classes populaires. S'il y a des écrivains nés à Lyon, il n'y a pas d'écrivain lyonnais, ni de théâtre lyonnais. S'il y a des romans qui se passent à Lyon, il n'y a pas de roman lyonnais. Toute identité trop clamée apparaît au Lyonnais comme une marque de faiblesse indigne de lui.

Il est le premier à rire de ceux qui disent trop de bien de sa ville. Il hausse les épaules quand le demeuré qui n'a jamais lâché son ballon de beaujolais au comptoir s'exclame : « Il n'y a pas de plus belle ville que Lyon », et il châtie l'étranger qui s'esbaudirait trop. Il préfère des compliments précis, circonstanciés, concernant tel quartier, tel

monument, telle activité. Est-ce parce que sa ville a deux cours d'eau, un fleuve et une rivière, que le Lyonnais aime tant les nuances ? On ne lui fait pas prendre un quai de Saône pour un quai de Rhône, il distingue, il spécifie.

Est-ce parce que tant d'âges coexistent dans sa ville qu'il se montre si tatillon ? On ne lui fait pas prendre un odéon romain pour une cour de la Renaissance, ni une rue du XIXe siècle pour une enfilade bétonnée. Depuis ses premiers pas, il circule dans un enchevêtrement architectural et temporel si varié qu'il analyse froidement et s'enthousiasme peu. En réalité, il a trop l'habitude des comparaisons. Deux cours d'eau, le Rhône et la Saône. Deux collines, Fourvière et la Croix-Rousse. Deux tunnels sous ses collines. Deux échappées aussi intéressantes, une par le nord qui mène à Paris, l'autre par le sud qui conduit à la Méditerranée. Deux reliefs, le plat et le pentu à profusion. Chaque fois que je me trouve à Rome et que je contemple les deux jumeaux, Remus et Romulus, tétant la louve maternelle, je songe à Lyon et me dis que ces deux frères devraient être l'emblème de ma ville, bien plus justement que celui de Rome dont le vrai chiffre est sept, non deux. Lyon, ville double, ville de dualité, ville numéro deux, ville des gémeaux.

Jusqu'à vingt ans, j'ai donc ignoré Lyon puisque j'y ai vécu.

À vingt ans, mes études m'ont envoyé à Paris, puis à trente ans, les succès de mes pièces dans les grandes villes du monde. Alors j'ai découvert et je me suis étonné. J'ai compris Lyon à travers toutes mes surprises. Comment peut-il exister une ville sans deux fleuves, une ville sans île, une ville sans presqu'île ? Le vrai cœur d'une cité c'est cet œil entouré d'eau. Paris m'a satisfait car les caprices sinueux de la Seine me rendaient une géographie familière. Mais par la suite, j'ai circulé dans des villes traversées par un seul cours d'eau, bête, droit, sans autre intérêt que de barrer la ville, de nécessiter des ponts, de séparer sans complexifier, d'interdire. Mais il y a encore pire : les villes sans rivière du tout, les villes sans promenades sur les quais, sans ponts, sans menaces de crues, sans caves inondées, sans régates ni noyés ? Je plaignis sincèrement les villes immobiles et minérales, où rien n'arrive et dont rien ne part, ces villes qui ne sont pas les étapes des bateaux, ces villes où n'aboutissent aucuns rêves mais seulement des routes. Je conçus alors que Lyon ne se montrait si confortable et si ancienne que parce qu'elle était un lieu nécessaire. Construite sur le site où se croisent la Saône et le Rhône, elle ouvre un fleuve immense, une autoroute fluviale, qui mène à la Méditerranée. Est-ce cela qui rend le Lyonnais si peu anxieux, qui lui donne, si souvent, à l'extérieur, une mine bourgeoise, un air sénatorial ? Je m'étonnais

aussi devant les villes plates, sans collines, ces villes d'où on ne peut pas voir la ville. J'ai toujours l'impression de subir les villes que je ne peux pas surplomber ; cela transforme les façades en autant de haies de pierres, hautes, compactes, infranchissables ; les rues et les avenues deviennent des pièges. Cela me rend rat. Une ville plate est une ville qui m'ennuie ou qui m'écrase. Je regrette alors mes promenades à Saint-Just, à Sainte-Foy ou à Saint-Irénée – les saints aiment l'altitude – qui me permettent d'embrasser la ville, de l'analyser, de la relativiser, de trouver l'immense bâtiment minuscule, de réduire les cathédrales en maquette et les tours en crayons. Comment craindre ce que l'on domine ? Comment redouter une ville qui s'offre au regard ? On ne peut pas avoir peur de Lyon à Lyon.

Lyon, grâce à Fourvière, je peux le voir avec l'œil d'un homme aussi bien qu'avec l'œil de Dieu. Fourvière, cette colline qui prie, inextricablement bourrée de couvents, d'églises, de monastères et d'écoles religieuses, Fourvière qui porte en ses plaies un théâtre romain et son odéon, Fourvière est le détail qui élève Lyon au sublime. Fourvière se dresse comme une conscience qui réfléchit, entre le ciel et la terre, entre les nuages et les eaux, entre les rêves et les pierres, entre Dieu et les hommes. Au Lyonnais imbu de son importance, elle montre, par sa vue panoramique qui miniaturise tout, son ridicule et sa misère ; elle offre en ses flancs le promenoir de la relativité ; elle recèle des replis où l'on médite, où l'on prie, où l'on pleure et où l'on s'exalte ; elle montre que la cité n'est pas le seul horizon des hommes, mais qu'il y a un autre horizon, et que celui-ci, à son tour, ne se limite pas à l'horizon. Lorsque je suis allé à Delphes, en Grèce, j'ai retrouvé la spiritualité de Fourvière. Certes, il ne s'agissait pas des mêmes dieux mais, à chaque fois, les hommes étaient allés les célébrer, ces Zeus, ces Apollon, ces Aphrodite ou ces Jésus-Christ, sur les lieux escarpés, difficiles à construire, dominant l'un une mer d'oliviers, l'autre une mer de tuiles. Lyon m'a trop bien habitué, je n'arrive pas à concevoir une ville qui se contente d'offrir le gîte, le manger et l'eau courante sans offrir en même temps des perspectives sur les hommes et sur les deux. Autre étonnement : comment une ville peut-elle n'appartenir qu'à une seule époque ? Comment lorsque l'on circule dans les rues ne pas aussi circuler dans l'histoire ? Là encore, Lyon me revient avec ses générosités infinies. On ne peut pas creuser le sol sans buter sur un vestige gallo-romain. Les entrepreneurs sont habitués à interrompre leurs chantiers plusieurs mois pour que les archéologues, les étudiants et les lycéens, brosses et cuillères en mains, exhument les trésors enfouis. À Lyon, nous acquérons l'idée que la terre est riche et que les hommes y déposent leur histoire. Nous marchons sur nos ancêtres. Nous ne sommes que la dernière couche, qui sédimentera à son tour. À la surface, les siècles cohabitent aussi.

Je me souviens de mes cours de danse dans le vieux Lyon, rue Juiverie, au premier étage d'un immeuble de la Renaissance, le pied sur la barre, tentant de regarder de l'autre côté de la venelle étroite les dessins animés télévisés que ces infernales leçons m'interdisaient. L'ancien et le moderne à proximité. La pierre et le béton. L'empreinte de chaque siècle, sans ambiguïté. Du coup, à Lyon, chaque siècle est résolument moderne, de son siècle. On conserve le passé mais on ne crée pas le présent de façon passéiste. Au XXe siècle, Lyon est enivré de béton, de tours, de parkings en spirales, d'échangeurs, de structures de verre, et cela sans restriction.

Mais mon plus grand étonnement fut de découvrir des villes ouvertes, où, si l'on ne vivait pas dans la rue, les façades, les larges portes et les hautes fenêtres laissaient apparaître la vie intime. L'architecture lyonnaise ne laisse rien percer de l'intérieur à l'extérieur ; elle hausse les murs, défend l'accès aux cours, opacifie les portes, rend les fenêtres étroites, délègue les chambres et les antichambres au cœur obscur et inaccessible des appartements. L'architecture lyonnaise élève une double face, un envers et un endroit : la façade appartient à la ville extérieure mais devient la forteresse qui défend l'accès à l'intérieur. Elle délimite une frontière avec ses remparts.

Lyon, ville de la soie ? Non. Lyon, ville du cocon de soie. Le Lyonnais se retranche chez lui, se réfugie dans son univers domestique sans que personne n'en devine rien. Il n'a pas le sens du secret, il a le sens de l'intime. Pudique, horrifié par l'exhibitionnisme des grandes baies et des vitres sans rideaux, le Lyonnais vit aux antipodes du Parisien : il reçoit peu, il connaît peu d'appartements en dehors du sien, il cache ses tableaux et ses meubles de valeur. Il n'ouvre pas sa porte ; il préfère discuter pendant une heure dans la rue au pied de l'immeuble. Et tous les jours, s'il le faut. Ses voisins n'ont pas le droit de mettre le nez chez lui. Il vous accueillera plus facilement dans sa maison de campagne qu'à Lyon car une résidence secondaire, c'est le lieu ouvert, festif, « sans importance », une fantaisie qui ne révèle pas grand-chose sinon une certaine aisance financière. Par contre, le jour où il vous invitera chez lui, il faudra comprendre qu'il vous ouvre une porte fondamentale, celle de son cœur ; par ce geste simple, il manifestera beaucoup plus que vous n'en soupçonnerez jamais : il vous offrira son amitié et il vous la promettra éternelle. Ne souriez pas de sa gêne, de ses rougeurs embarrassées : c'est une jeune fille qui se déshabille pour la première fois, c'est une vierge qui va se donner. Comprenez que ça fasse peur. Beaucoup de villes sont indécentes auprès de Lyon qui s'offre et se retire dans le même temps. Mais il ne faut pas confondre cette pudeur avec la pruderie, ni prendre cette retenue pour de l'inhibition. Cette distinction des zones publiques et

des zones privées est là, au contraire, pour dissimuler et rendre possibles les plus grandes extravagances. Elle protège les folies de l'illicite, elle permet à la libido ses fantaisies débridées. Messes noires, partouzes, échangisme, mariage de la haute cuisine avec le grand libertinage, mélange des cultes, la ville abrite tout. Le Lyonnais, comme Lyon, n'est jamais ce qu'il a l'air d'être. Il connaît les plus grandes complexités intérieures mais il ne les montre pas. Sa politesse lui fait afficher un aspect urbain. Hypocrite ? Le mot est trop fort. Est-ce qu'un mur est hypocrite ? Un mur cache, sépare, protège et soutient. Un mur ne montre pas les tensions physiques qui le constituent et qui, en apparence, le rendent lisse et plat. Le Lyonnais a choisi la politesse du mur. Le Lyonnais gagne à être connu car il n'a pas peur de l'inconnu. Sous des airs de notable et à travers une déférence solide, il est capable de toutes les folies, il sait se jeter dans des abîmes, il a flirté avec tous les excès. Mais il tient à se présenter comme un aristotélicien, un adepte du juste milieu, il produit l'idéal de la maîtrise.

Voilà ce que m'a appris mon exil. Lyon s'est offert à moi sous les lumières de l'étonnement, puis dans les voiles de la nostalgie. Cette cité m'a constitué plus que je ne l'aurais imaginé. Ma ville est un autoportrait. J'y retrouve ce qu'on me reproche : cette discrétion pathologique ; cette incapacité à ouvrir les zones intimes sinon à travers les prismes déformants de la création artistique ; cette bonhomie affichée, revendiquée, fût-elle fausse et douloureuse ; cet aspect lisse qui ne laisse pas de prise aux inconnus, à ceux qui veulent mordre comme à ceux qui veulent embrasser ; cette politesse qui prend toutes les températures, du chaleureux au glacé, mais qui ne craque pas ; cette volonté de maîtriser les apparences ; cette absence de folie manifeste. Mais j'y retrouve d'éventuelles qualités aussi : le sens du présent autant que du passé ; les vertiges intérieurs ; l'attrait pour le mystère ; le goût de l'élévation ; l'amour du théâtre ; le sens de la relativité ; l'orgueil de l'humble. Je me promenais hier sur les hauteurs de Sainte-Foy-lès-Lyon, ce curieux endroit qui depuis deux siècles fournit des dramaturges – le créateur de Guignol Laurent Mourguet, Marcel Achard, votre serviteur –, je parcourais l'avenue Valioud où j'ai vu le jour, appris à marcher, à lire, à patiner, à pédaler, à essayer de pisser plus loin que mes camarades, cette avenue Valioud où j'ai commis mon premier et dernier meurtre en tombant avec mon hamster entre mes bras – ce fut le hamster qui décéda, pas moi, ou alors on m'a caché quelque chose d'important –, je reparcourais avec mes grandes jambes ces espaces que l'enfant avait foulés mille fois et je songeais que j'étais le fils de ce lieu autant que le fils de mes parents. Tout vient du balcon. Ce balcon de l'avenue Valioud a fait de moi ce que je suis. C'est un balcon qui rend

dramaturge et philosophe. Si vous êtes tenté de fabriquer ce genre d'individus, n'hésitez plus. Achetez ou louez un appartement qui domine Lyon et parquez votre progéniture sur le balcon. À travers les barreaux, je voyais Lyon s'étaler sous moi jusqu'aux confins de la grande plaine du Dauphiné, les deux fleuves musarder puis se joindre, je contemplais les tuiles mais aussi bien les hallucinantes cheminées industrielles. Les jours de grand beau temps, j'apercevais la chaîne des Alpes et le mont Blanc.

Philosophe et dramaturge ? Évidemment, le monde m'était présenté de manière synoptique et spectaculaire. De mon balcon, comme au théâtre, je pouvais admirer et comprendre. Les jambes écartées, mon ours Bertrand dans la main, j'apprenais tout de mon promontoire de l'avenue Valioud : le cadre, la synthèse, le sens du général plutôt que du particulier, le goût des structures, l'amour du recul. Et, plus important encore, j'apprenais l'horizon. Du quatrième étage, même si je ne faisais que quatre-vingts centimètres de haut, je ne pouvais plus ignorer qu'il y a toujours un horizon, un horizon mouvant, inaccessible, flou, qui ne se donne jamais complètement puisque sa particularité est de s'évanouir tout en apparaissant, de reculer quand on approche. L'horizon occupait déjà beaucoup ma pensée. Plus tard, je donnais d'autres noms à l'horizon – l'Infini, l'Absolu, Dieu – mais il s'agissait bien de la même chose, de ce que j'avais entrevu alors même que je ne savais pas lire, en culottes courtes sur mon balcon de l'avenue Valioud : ce lointain sur quoi tout se détache mais qui demeure lointain, cet inaccessible fond sur lequel tout apparaît, cet infini qui nous englobe et que nous pouvons mieux comprendre que voir. – Il y a deux sortes d'individus que je ne supporte pas : les Lyonnais et les philosophes ! Comme il avait l'œil juste, mon Ardéchois. Lyonnais et philosophe, il s'agit bien de la même race.

De la Bresse au Bugey

Je ne vous cacherai pas la vérité : c'est un Lyonnais qui va vous parler de la région Rhône-Alpes. Un Savoyard ou un Ardéchois ne vous la décriraient pas de la même façon. Mais puisqu'il faut bien être de quelque part et que les caprices des spermatozoïdes et des ovules m'ont fait naître à Lyon, il est trop tard pour que je change, sinon il faut me remplacer le cerveau.

C'est même un enfant lyonnais qui va écrire. Car, pour moi, les terres voisines de Lyon ne furent jamais que des grandes aires de jeu. De ce point de vue, le gamin que je fus devançait notre époque. L'homme d'aujourd'hui n'a-t-il pas transformé le monde en parc d'attraction ? Ne voyageant guère que pour ses loisirs, il acquiert une nouvelle perception de l'univers : il ne regarde plus la terre pour évaluer son travail ou la subsistance qu'il va en tirer, non, il la regarde en fonction de la jouissance qu'il va en extraire. Le tourisme a refait toutes les cartes de géographie, il en a fait des cartes du plaisir.

L'Ain est un département dont on ne parle pas car tout le monde garde pour soi ses bonnes adresses. C'est une sorte de paradis terrestre où les quenelles poussent sur les arbres, où les fromages sont bleus, les poulets dorés, où les murs donnent des fleurs, où les grenouilles sautent dans les poêles à frire et où les grands cuisiniers naissent dans les choux. Je lui dois quelques-unes de mes plus grandes extases sensuelles. Je vous le recommande si vous voulez manger, boire, vous prendre pour un seigneur féodal, collectionner les escargots et noyer votre grand-père. Mes grands-parents, artisans lyonnais de la Croix-Rousse, autrement dit des gens dotés de mollets et de fesses d'acier car habitant un quartier pentu et un immeuble aux interminables escaliers menant à ses appartements conçus pour recevoir les hautes machines à tisser, possédaient aussi une petite maison vigneronne dans le Bugey. Je passais des vacances en compagnie de ma cousine à Saint-Sorlin, ce vieux village de pierre aux murs couverts de roses. Tout

nous amusait. La bâtisse de calcaire, arrivant tout droit du XVIIIe siècle, ne possédait ni toilettes, ni salle de bains, ce qui transformait en aventures risquées les tâches hygiéniques d'ordinaire si ennuyeuses. Se laver dans une cuvette de cuivre au milieu de la cuisine en jetant sur soi des seaux d'eau soit trop froide, soit trop chaude car bouillie sur le poêle, devenait une guerre réglée qui demandait la solidarité d'un sexe contre l'autre : ma grand-mère surveillait les entrées quand ma cousine se lavait, de même mon grand-père lorsque venait mon tour. Le premier résultat était qu'on jouait à surprendre l'autre par mégarde ou qu'on le lui faisait craindre ; le deuxième était qu'on se lavait beaucoup moins, ce qui à nous, morveux, nous convenait fort bien. Quant à uriner au milieu de la nuit, cela devenait une épopée qui nécessitait un courage au-delà du commun : traverser le jardin noir, bourré de hiboux, de furets, de ronces inextricables, de pierres traîtresses et sans doute d'assassins sans scrupules, cela me faisait battre le cœur ; l'odeur de la fosse septique me le soulevait et je courais, enfin soulagé, en sueur, me jeter dans les draps de lin rêche. La maison avait un ventre, la cave, un ventre sombre, frais, odorant, où se mêlaient les effluves de vinaigre, de pierres humides, de pommes au séchage, de saucissons pendant à la poutre et, curieusement, de champignons alors qu'il n'y en avait pas. Cette cave était ce sur quoi nous vivions et ce pour quoi nous vivions. Dans ce pays de cocagne, tous les soucis et les soins concernent le ventre et son bon remplissage. Nous n'étions jamais présent à la saison des truffes mais nous participions à la chasse aux morilles, à la pêche aux truites ou aux ablettes. Nous accompagnions Mamie au marché pour saliver devant les poulets de Bresse, les meules de comté, les pots de crème onctueuse ou les faisselles de fromage blanc. À table, nous ne comprenions pas bien les plaisanteries des adultes sur la nourriture. Ma grand-mère non plus qui déchaînait sans le vouloir des rires gras chez les hommes lorsqu'elle apportait des quenelles du four sur la table, de magnifiques quenelles de brochet, grosses, lisses et palpitantes dans leur sauce Nantua, en hurlant : « Dépêchez-vous avant qu'elles ne dégonflent ! », puis, parce que les hommes tardaient, lorsqu'elle se lamentait devant ces quenelles revenues à taille modeste, les larmes aux yeux, en s'exclamant : « Vous les auriez vues tout à l'heure, elles étaient… elles étaient grosses… elles n'auraient pas tenu dans ma main ». Cela faisait hurler de rire les mâles présents. Même incompréhension avec le saucisson chaud, parfois pistaché, parfois truffé, qu'elle servait avec des pommes vapeur fumantes. Lorsqu'elle enlevait la fine peau blanchâtre entourant le membre rose, mon grand-père disait invariablement : « Bravo monsieur le rabbin ! », et là, elle devait mieux l'entendre car elle devenait furieuse. Nous, les enfants, nous acceptions très bien de ne pas saisir toutes les subtilités de la

conversation adulte du moment qu'on ne nous lésait pas lors de la distribution des parts. Qu'y a-t-il sur ces terres du Bugey, de la Bresse, de Gex et de la Dombes qui rend l'humain si sensuel ? Est-ce la présence constante de l'eau, des rivières, des gorges, des marais, des étangs, des lacs qui mouillent perpétuellement la terre grasse et alanguissent l'atmosphère ? Ces paysages aux plans fermes et aux couleurs tendres ? Cette mesure de la nature qui donne envie de se replier sur les bonheurs intimes ? Je n'ai pas le souvenir d'avoir été autant obsédé par les plaisirs de la bouche que durant ces vacances. Et pourtant, je ne savais pas alors que Brillat-Savarin, Tendret, Rocuse, Chapel, Blanc, et tant d'autres grands apôtres du goût venaient ici. Bien que malade en voiture, j'acceptais de faire plusieurs kilomètres pour chercher le pain à Meximieux. Une sorte de transe me prenait lorsque j'entrais dans cette boulangerie où l'on cuisait les pâtes au levain dans les fours à bois. Je manquais m'évanouir lorsqu'on me montrait les grosses miches, dodues, dorées, craquantes, lourdes, et qu'on me demandait d'en désigner une. Je n'aurais pas été plus gêné si l'on m'avait proposé de choisir une femme. Enfin, je recevais la couronne, aussi large que moi, que je devais porter à bout de bras ; cette couronne-là n'avait pas le centre évidé, elle avait des plis qui partaient d'un centre plein et invisible, tendre, mou, fragile, attirant, ce que je perçois très nettement aujourd'hui comme un sexe de femme. J'y mettais d'ailleurs mon doigt et je sentais alors une chaleur humide à l'intérieur. J'étais grisé. La tête me tournait. Parfois, nous allions à Pérouges. Cité médiévale qui a défié les siècles du haut de son mamelon fortifié, Pérouges évoque une époque farouche, celle des invasions, des sièges, de l'insécurité ; ses doubles remparts la protègent des ennemis ; ses puits, ses citernes et ses greniers de la disette ; son éminence des épidémies. Même l'église est conçue comme une forteresse, flanquée de travaux de défense, munie de meurtrières, ouvrant sur le chemin de ronde ; au-dessus du porche, la Vierge qui tient l'Enfant Jésus a l'air de dire : « N'y touchez pas ! ». Les rues pavées s'enroulent autour d'une colline frileuse, les maisons se penchent les unes vers les autres comme si elles voulaient se joindre, une tour de guet se hausse pour prévenir des dangers. Je me sentais extraordinairement bien lorsque je marchais dans Pérouges, je m'estimais en sécurité, d'abord parce que la ville était conçue pour répondre aux menaces, ensuite parce que ces menaces avaient toutes disparu. D'un passé tumultueux ne subsistait que le décor ; d'une épopée ne demeurait que le poème. Je m'enchantais des humbles demeures d'artisans aux fenêtres à croisillons, des portes coiffées de glycines, de la promenade plantée de tilleuls et de sycomores. Je n'ai jamais visité Pérouges que sous le soleil, comme une ville italienne dont elle tient son nom, comme une cité d'Ombrie dont elle porte les

caractéristiques, petite sœur d'Orvieto, d'Assise ou de Gubbio. Sur une façade, un cadran solaire annonce : « Je ne te marquerai que l'heure des beaux jours », et ce cadran travaille beaucoup. Le long des murailles se glissent des chats, des lézards et des fantômes. On se représente banalement un lieu hanté comme un lieu sombre, humide, nocturne ; à Pérouges, baignée de clarté, les fantômes se baladent au soleil de midi. J'y ai senti des présences celtes, des présences romaines, des esprits guerriers, j'y ai vécu la dernière seconde effrayée d'une tête qu'on coupe, j'y ai aperçu les ducs de Savoie protéger leurs amourettes, Vaugelas rêver sur les remparts d'une langue française sèche et précise comme la pierre ; j'y ai perçu des paniques, des deuils, des pleurs, j'y ai entendu le cri des sorcières brûlées vives ; j'ai vu nettement les fausses portes, les portes basses en trompe-l'œil, ces portes murées de matériaux friables, celles qu'on appelle « les portes des morts », s'ouvrir pour laisser passer le cadavre tandis que l'âme restait dans la maison. La tête sonnée par tant de résonances, j'ai toujours apprécié d'entrer dans une auberge ombreuse, d'y boire du cidre, ce vin des enfants, en dégustant une galette de Pérouges, une des plus simples et une des meilleures pâtisseries qui existent sur la terre, cette fine pâte briochée sur laquelle ont fondu le sucre et le beurre mêlés. Il me fallait bien plusieurs parts pour me remettre de mes visions. Dans l'Ain, tout finit toujours à table. Ensuite, nous redescendions et traversions la plaine jaune vif où les fleurs de colza nous jetaient aux narines leur odeur aigre. S'il pleuvait, nous partions à la chasse aux escargots. Ma cousine et moi, nous en avions ramassé cent entre les ronces et les murs de pisé. Nous les avons tous nommés. Cent noms. Cent escargots. Ils vivaient, mangeaient, crottaient dans une boîte que nous avions percée de trous et que nous dissimulions à la cave. Nous comptions les offrir à nos grands-parents pour qu'ils les mangent mais le baptême avait interrompu notre geste. Tuer un escargot, d'accord. Mais tuer Ernest, Gérard, Firmin ou Célestine, c'était au-dessus de nos forces. Ces vacances dans l'Ain furent des vacances au paradis des animaux. On nous emmenait dans les Dombes, le pays des milles étangs, où nous découvrions des hérons, des échasses, des aigrettes, où se faufilaient furtivement le putois ou le rat musqué. Les réserves de Villars nous montraient des colverts, des toucans, des cigognes, plus de quatre cents espèces de passage. Nous regardions alors beaucoup le ciel, cette autoroute des migrations, et je croyais, sans doute influencé par le récit de Selma Lagerlöf, me souvenir d'avoir été oiseau. Dans cette faune, nous observions aussi les humains. Le boucher et la bouchère dont nous attribuions les joues couperosées au fait qu'ils mangeaient de la viande crue. Les filles de ferme qui tombaient enceintes comme les poules font des œufs. Les vieux paysans secs qui nous insultaient parce que nous étions des

petits Lyonnais. Et surtout mes grands-parents qui nous donnaient l'impression de devenir fous sitôt qu'ils se retrouvaient dans le Bugey. En vérité, ces deux-là s'adoraient et faisaient de la campagne le théâtre de leur passion. Mon grand-père était ce que ma grand-mère appelait « un bel homme », c'est-à-dire qu'il avait quarante kilos de trop. L'œil vif et noir, une bouche d'enfant, silencieux et farceur, il pouvait passer des heures à jouer avec une portée de chatons ou avec nous, ses petits-enfants, ce qui rendait jalouse ma grand-mère. Il disparaissait tous les après-midi à la pêche. Un jour, on le ramena trempé, dégoulinant, à la maison : il avait failli se noyer ; comme beaucoup d'hommes de sa génération, il n'avait jamais appris à nager ; ayant glissé sur les berges boueuses, il fut emporté par le courant et passa devant plusieurs pêcheurs effarés et impuissants avant d'être sauvé par un promeneur qui, par miracle, savait la brasse.

Penaud, il riait pourtant en nous retrouvant. Mamie, elle, pleura, l'apostropha, l'embrassa, l'insulta puis l'embrassa de nouveau. S'il n'était pas coupable d'être tombé, il était coupable de lui avoir fait peur. Les cris durèrent trois jours et trois nuits pendant lesquels il fut privé de pêche.

Nous, nous savions que notre grand-père était sain et sauf, nous ne comprenions ni les éclats de notre grand-mère, ni le sourire satisfait de notre grand-père devant ces larmes. Nous repartîmes nous enfermer dans le cellier pour nommer nos cent escargots en concluant qu'il y avait un vent de folie sensuelle et amoureuse sur l'Ain et que, finalement, seuls les animaux avaient quelque chose d'humain.

Saint-Étienne et la Loire

Saint-Étienne est une ville américaine, une ville du Far West construite en quelques années grâce à une ligne de chemin de fer. Saint-Étienne est une ville noire, puis une ville rouge, qui tente maintenant de devenir verte. Saint-Étienne est une petite sœur méritante de Lyon, celle qui a beaucoup travaillé pour y arriver, la petite sœur ingrate et courageuse qui a moins de dons au départ mais qui compense par un labeur acharné ce que la nature ne lui a pas donné. Saint-Étienne est une cité qui, dès l'enfance, me faisait rêver. Les catalogues de Manufrance et des exemplaires du *Chasseur français* traînaient dans toutes les maisons de la famille. Les hommes, à Lyon comme à Tombouctou ou à Honolulu, ambitionnaient de devenir des héros en feuilletant le fameux catalogue d'armes où l'on trouvait aussi, gravé sur le papier très fin, des machines à coudre, des chasse-clous, des fixe-pieds, ou des bicyclettes ; les femmes devenaient songeuses en lisant les petites annonces où s'énonçaient dans un langage pudique les aspirations des cœurs tendres et solitaires. Cela me rendait Saint-Étienne encore plus mystérieuse : on n'avait pas besoin d'y aller puisqu'elle avait inventé la vente par correspondance et unissait, à distance, les célibataires de France. Où était-elle ? Existait-elle seulement ? Une de mes jeunes tantes s'y maria mais les noces eurent lieu à Lyon. On me décrivit alors la ville comme une cité noire et poussiéreuse, qui devait sa vie aux mines de charbon et au travail de l'acier. Je regardais la jeune mariée en blanc et je trouvais qu'il était bien dommage de la salir si vite. Chaque fois qu'elle nous rendait visite, je cherchais en vain sur elle les traces de suie ; je n'arrivais à repérer que quelques points noirs sur le nez de son époux, ce qui était une confirmation suffisante de la vision que je me faisais de cette ville insalubre où les mineurs et les fondeurs, suants et crasseux, circulaient à vélo, des armes en bandoulière, en insultant les bourgeois. Car, d'après ce que j'entendais, Saint-Étienne n'était pas seulement une ville noire mais aussi une ville rouge. Ma sœur aînée, rebelle et grande passionaria des mouvements ouvriers, n'omettait jamais de rappeler les femmes de 1848 attaquant les couvents, les manifestations de mineurs, la fusillade du Brûlé de 1869 qui inspira Zola dans *Germinal,*

les grèves insurrectionnelles de 1947 et 1948. Saint-Étienne, bourgade qui se consacrait à la passementerie, devint une ville au XIXe siècle, peut-être la première ville industrielle, grâce aux deux premières lignes de chemin de fer. Houille, acier, armes, textile, j'en venais, avec mes camarades, à surnommer Saint-Étienne « Zolaland ». Je dus encore subir le récit de sa décadence avant de m'y rendre. Fermeture des industries, chômage, chute de Manufrance, concurrence des vélos japonais et italiens, Saint-Étienne connut tous les revers. Seul semblait survivre l'empire de Geoffroy Guichard, cet épicier brillant qui créa Casino, puis Quick et Hippopotamus avant d'envahir les États-Unis.

J'imaginais donc une ville fantôme, une cité de morts vivants, où, entre les crassiers, les mines abandonnées, les ruines industrielles, les friches, n'erraient plus que quelques vieillards édentés.

Lorsque j'y allais enfin, il y a assez peu de temps, je découvris tout autre chose. Une petite ville dynamique, pétulante, résolue à entrer allègrement dans le XXIe siècle puisque, née au XIXe, elle devait faire l'impasse sur le XXe siècle. Ville moderne, vitrée, plastifiée, ouverte au design et à l'art contemporain, elle est en train de devenir verte. Verte car les crassiers, devenus des collines, se couvrent de végétation. Verte parce que les arbres pullulent. Verte parce que le stade Geoffroy-Guichard, le « Chaudron vert », a fait naître une équipe de foot connue dans le monde entier. Verte parce que c'est la couleur de l'espérance. Saint-Étienne s'ouvre sur une nature tout aussi verte et qui mérite qu'on s'y aventure : les gorges de la Loire et les monts du Forez. Bizarre, n'est-ce pas, de voir la Loire passer si près de Lyon ? Oui. Mais c'est un fait, et cela prouve qu'il ne faut pas s'arrêter à ses préjugés. La Loire divague, s'égare, fait la pieuvre, se diffracte en de nombreux tentacules, crée des îles, des presqu'îles, des bassins de sable, et des étangs dans ses bras morts. Châteaux et villages fortifiés du Moyen Âge dominent le spectacle, taches de tuiles roses et de granit clair au milieu de cet univers végétal ou bleu. Une route mène au sommet du Forez, à Pierre-sur-Haute et là, tout change dramatiquement. On quitte l'idylle pastorale pour un mont granitique couvert de landes balayées par les vents. Ce ne sont plus les bergers d'Honoré d'Urfé qui vont apparaître mais, à coup sûr, l'une ou l'autre des sœurs Brontë poursuivie par le chien des Baskerville. Méfiez-vous. Là-haut, le vent rend fou et mélange les paysages, les climats, et toutes les pages des livres.

Le plateau du Vercors

Si je devais me cacher, j'irais dans le Vercors. C'est ce que firent, dès la préhistoire, nos ancêtres munis de silex, les protestants pendant les guerres de Religion, puis les résistants pour affronter les nazis. En cas de péril jaune (les Chinois dont on craignait beaucoup l'invasion dans mon enfance) ou de péril vert (les Martiens qui ont déjà envahi les écrans, la bande dessinée et l'esprit des crétins), je monterais me réfugier dans ces roches fantasques et escarpées ou bien je descendrais ourdir mes pièges dans son monde souterrain de grottes profondes. Visible ou invisible, terrestre ou souterrain, le Vercors doit tout à l'eau et au rocher. Les sources et les torrents ont sculpté le calcaire gris, attaquant gorges et cirques, creusant grottes et gouffres. La forêt d'un vert soutenu, presque noir, tapisse ses flancs lorsqu'ils fléchissent mais elle échoue souvent, car la roche domine, nue, agressive, péremptoire. Humain, de chair et de sang, vous vous sentez de trop dans cet univers minéral et liquide. La route taillée aux flancs des falaises a coûté mille efforts et de nombreuses vies. Tant d'ouvriers sont morts pour tracer cette cicatrice sur ce promontoire hostile et rebelle. Corniches, tunnels, tronçons aériens, tout a été mis en œuvre pour créer cette œuvre d'art, une route qui déroule un spectacle, vous faisant passer au-dessus de gorges et de crevasses où grondent des torrents en colère, vous faisant dominer la vallée qui, selon les moments, écarte ses cuisses ou les referme. Parfois vous avez l'impression qu'une falaise va rentrer dans une autre falaise ; au dernier moment, quelques mètres les séparent, surplombant alors des abîmes d'où monte une légère brume, l'haleine des profondeurs. Entre ces rideaux de rocs et de conifères, la lumière, quand elle passe, devient verdâtre, funèbre, oppressante. Puis un belvédère soudain vous permet de reprendre votre souffle et vos repères au sol. Si le vertige devient votre drogue favorite, poursuivez jusqu'à Pont-en-Royans où vous découvrirez une chose unique, un village de funambules, constitué de maisons suspendues qui surplombent la rivière de la Bourne, où chaque balcon est un plongeoir, chaque mur une falaise, et où, pour ma part, je n'accepterais de vivre que muni d'un parachute. Tout aussi impressionnant est le voyage que l'on peut faire au centre de la terre.

Il dit comment la nature se montre artiste, à ses heures et en douce, une grande artiste, audacieuse, forte et michelangelesque. Labyrinthes de galeries, création de vastes salles, multiplication de boyaux et de siphons, ouverture de gouffres, apaisement des lacs, elle n'hésite devant aucun pari et se surpasse à Choranche où des rideaux de fines stalactites creuses se reflètent, tels des lustres vénitiens, sur les eaux calmes de rivières souterraines.

Épuisant, éprouvant, vertigineux, le Vercors m'a toujours laissé pantois. J'en reviens essoré. Passé dans une turbine. Peu de lieux donnent autant l'idée de la force de la nature et de la petitesse humaine. Cette disproportion que Kant, un philosophe qui devait être originaire du Vercors, appelait le sentiment du sublime.

Les saisons des Alpes

Dans les Alpes, il n'y a que deux saisons. La saison blanche et la saison verte. Celle de la neige et celle des prairies. Entre ces deux saisons, il y a quelques jours de transition, ceux où l'on attend que les flocons tombent, ceux où l'on attend qu'ils fondent. Cette dualité, on la retrouve dans l'occupation du Savoyard. Depuis des siècles il exerce deux métiers : paysan de mai à septembre, il s'expatriait autrefois à l'arrivée des premières gelées pour se transformer en ramoneur, colporteur, écailleur d'huîtres aux Halles, ouvrier dans la vallée, voire chauffeur de taxi ; aujourd'hui, il reste dans la montagne et devient moniteur de ski. Car la neige a subi une réévaluation ahurissante depuis quelque temps. De linceul qui couvrait les alpages de son deuil, elle est devenue l'or blanc.

J'aime la Savoie, le pays des vaches intrépides, où l'abondance brune et la tarine couleur de pain aux yeux faits m'ont toujours vu en culotte courte, hier comme aujourd'hui, parcourir les herbes hautes à la recherche de génépi blanc ou de sureau noir, et confondre le sentier avec le ruisseau asséché. J'aime la Haute-Savoie, le pays des chaussures impossibles, catafalques de plastique sur les pistes, *après-ski* de *chamois en* station, patogasses épaisses sur les chemins pierreux. J'aime les Alpes, le seul lieu où je glisse, où je saute, où je vole, où j'atteins soixante kilomètres à l'heure sans bouger ni m'essouffler, ce paradis des chutes, de la luge, des batailles rangées, des fesses endolories. J'aime les Alpes, pays du grand silence, le grand silence d'en haut, sommet dont la pureté neigeuse est d'une violente beauté, parfois insoutenable, où la nature s'est simplifiée à l'extrême, dont les espaces dévoilent l'infini, où l'on peut circuler au-dessus des nuages, terre tout aussi mystique que les grands déserts africains.

De même qu'il y a deux saisons dans les Alpes ; il y a deux perceptions des Alpes : celle de l'habitant, celle du passant. Pour le Savoyard, la terre est bien la terre, et la neige un simple accident momentané à sa surface. Pour le touriste, la neige est la terre même qu'il va rejoindre. L'un attend tout du sol, l'autre du ciel.

Pour le Savoyard, les Alpes sont anciennes, stables. Pour le touriste, les Alpes sont aussi neuves que la neige qui vient de tomber,

elles sont transitoires, immédiates, perçues en fonction du plaisir qu'elles peuvent ou non lui donner. Autant le touriste est insouciant, autant le montagnard est prévoyant. Le Savoyard est vieux en face des vieilles Alpes. Le touriste est jeune en face d'Alpes momentanées. Le premier n'oublie rien, s'attache aux objets, aux contours des montagnes, aux places des rocs, aux vitraux d'une fenêtre. Le second ramènera juste quelques instantanés. J'ai toujours été frappé par l'amour profond que les montagnards aux visages rissolés portaient à leur région. Pourtant, ils subissent un climat dur, presque hostile, un sol peu généreux, fait de pentes dangereuses, où l'on craint le froid, le gel, l'avalanche, l'inondation et l'éboulement. Cependant, fidèlement, indéfectiblement, ils l'affectionnent. J'ai fini par comprendre que le Savoyard est attaché à la Savoie comme le Parisien l'est à Paris et pour les mêmes raisons. À cause des monuments. La nature dans les Alpes fournit des monuments avec autant de générosité qu'architectes, rois et présidents à Paris. Le Savoyard vit entre des splendeurs majestueuses qui attirent des millions de gens ; on vient du monde entier les visiter et les photographier ; ces monuments, il ne les possède pas mais il les protège ; devenu vieux, il les transmettra aux générations suivantes. Et si le Savoyard, aussi chauvin que le Parisien, sait se montrer beaucoup moins agressif, c'est parce qu'il sait que ce spectacle grandiose et permanent, il ne le doit pas à l'industrie humaine, mais aux inspirations de la roche et aux caprices du ciel. Il sait que la nature sera toujours plus forte que lui. Il a la sagesse de l'humble et la mémoire des éphémères.

Le Dahu

C’est Darwin, le grand théoricien de l’évolution des espèces, qui a découvert le dahu quand, au retour des îles Galapagos, il est venu se reconstituer dans les restaurants lyonnais et respirer l’air des Alpes. Le dahu est un petit mammifère vivant en moyenne montagne, de la taille d’une marmotte, habitant un terrier, qui sort exclusivement la nuit. Il a la particularité d’avoir deux pattes plus courtes du côté droit, ce qui lui permet de se déplacer sans peine sur les pentes les plus raides. Naturellement, il n’habite que des monts circulaires dont il fait perpétuellement le tour, toujours dans le même sens, et Darwin consacra plusieurs pages à cette merveille d’adaptation, un animal à même de demeurer horizontal sur une courbe de niveau.

On trouve le dahu dans tous les grands parcs de la région Rhône-Alpes, en Chartreuse, en Vanoise, sur les crêtes du Pilat. À la fin du printemps, après l’époque de la reproduction, sont parfois organisées des chasses au dahu. Le but n’est pas de tuer la bête, dont la chair est trop dure, mais de la capturer pour l’admirer avant de la rendre à son habitat naturel. Cette chasse se pratique à la nuit. Darwin y consacra une note. Il faut se munir d’une couverture et d’un klaxon. Le chasseur se plaque au sol, se camoufle sous la couverture et attend l’arrivée du dahu. Dès qu’il entend le pas caractéristique de l’animal, il appuie sur le klaxon. Surpris, le dahu se retourne et, déséquilibré, roule au bas de la pente. Darwin commençait un chapitre sur la bécassine des Alpes, cet oiseau muni de pattes d’inégale longueur lui permettant de se tenir sur les flancs, lorsque son éditeur l’arrêta, lui dit qu’il avait bu assez de beaujolais et qu’il ne fallait pas prendre ses lecteurs pour des crétins, sauf s’il voulait produire un best-seller. Madame Darwin profita du sommeil aviné de son mari pour retirer les pages du manuscrit mais elle eut la simplicité innocente de les jeter dans une corbeille à papier. La servante de l’auberge les ramassa et l’histoire se diffusa. La chasse au dahu est une épreuve initiatique que les gamins de moyenne montagne font subir aux gamins des villes, particulièrement aux Lyonnais.

On tenta de m’y emmener dans mon enfance. Mais, déjà bien échaudé par le mensonge du Père Noël, je professais à l’époque un scepticisme voltairien ; je préférai donc mon sommeil et n’y prêtai aucun crédit.

Un miracle

Enfant, j'ai toujours pensé que les grandes villes de vallées, telles Chambéry, Grenoble, Albertville, Aix-les-Bains ou Annecy, étaient des erreurs. Le panorama se trouvait au-dessus d'elles et non en dessous. Quel étrange sentiment j'éprouvais en me trouvant obligé de lever la tête pour voir ce qu'il y avait à voir, ces monts noirs ou laiteux qui s'étalaient majestueusement au-delà des toits ! C'était comme marcher sur les mains ! Je raisonnais là en gamin du balcon, celui qui, de son promontoire à Sainte-Foy, dominait Lyon et la vallée du Rhône.

Plus tard, j'ai goûté la douceur de ce spectacle. Ces montagnes qu'on aperçoit du centre-ville alors même qu'on discute avec un ami, elles sont trop lointaines et trop estompées pour nous enfermer dans leurs murailles ; au contraire, elles nous font de l'œil ; c'est l'école buissonnière, c'est l'évasion toujours possible. On devient un citadin transitoire ; ces rues ne sont qu'un tremplin pour d'autres aventures. Bref, les montagnes qui encerclent les agglomérations sont comme la mer dans les grands ports : l'appel du large. Je fus jeune professeur à l'université de Chambéry et ce temps fut sans doute un des plus élégiaques de ma vie. Comme il y a des villes-ports, Chambéry est une ville-porte. On y passe plus qu'on y vit, et c'est ce qui fait son charme. On y déambule, on y rêve, on marche la tête en l'air. Sur les façades ocre, vertes ou rouges on entrevoit l'Italie, le Piémont et les couleurs de la Sardaigne. Les clochers marquent des heures anciennes. Le temps demeure chrétien. Le premier soir que j'y passais, je crus gagner mes galons de saint. J'aperçus une croix blanche dans le ciel noir. La croix se détachait avec netteté, immaculée au milieu des ténèbres sans étoiles, suspendue, aérienne, immobile juste au-dessus de moi. Je demeurai stupéfait.

Ainsi, j'avais été choisi ! Moi ! Pécheur entre les pécheurs ! Croyant difficile, croyant parfois rebelle, j'avais tout de même été élu ! Merci, mon Dieu. Certes j'aurais préféré recevoir d'autres lumières, des lumières morales ou spirituelles, plutôt que la lumière d'une croix, mais merci quand même. Je n'étais pas digne de ce miracle mais j'en étais reconnaissant. Et puis, ça me touchait plus qu'une soucoupe volante. Combien de temps suis-je demeuré à m'étonner de cette apparition. Vingt minutes ? Une heure ? Deux heures ? Le temps était entièrement absorbé par ma stupéfaction. Le plus étrange était que la

croix ne bougeait pas. Certes, n'étant pas familier des miracles – je n'en étais, après tout, qu'à mon premier miracle – je ne savais pas si une apparition devait vous suivre ou rester suspendue à l'endroit où elle était survenue. Ma croix, elle, restait accrochée au milieu d'un ciel d'encre. Après un temps qui me parut très long, je me sentis contraint par le froid à rentrer chez moi et je plantai là ma vision. Le lendemain, je découvris avec horreur, le plein jour aidant, que je n'avais fait que regarder pendant toute une soirée la Croix-de-Nicolet, un croisillon d'acier éclairé à l'électricité sur le promontoire désert qui surplombait Chambéry. Je ne serai pas sanctifié, je ne recevrai pas le don de guérir, je n'aurai pas à me battre pour témoigner, on ne me surnommera pas Bernadette. Dire que j'en ai ri serait me donner le beau rôle. Je me sentis humilié, marqué au fer rouge de la bêtise et de la prétention. Et je crois que je me détestais cordialement pendant plusieurs jours.

Mais l'on ne reste pas furieux longtemps sur ces terres-là. La gentillesse des gens, leur tranquille joie de vivre, l'équilibre du paysage, tout cela me retempéra très vite et je cessai de regretter ma vocation ratée de grand témoin. Annecy fit la joie de mes dimanches, cette ville aux eaux contradictoires, traversée par les eaux vives du Thiou et bordée par les eaux calmes du lac. Le palais de l'île semble un navire de pierre dont la proue fend la rivière. On songe souvent à Venise lorsqu'on parcourt Annecy, mais il s'agit d'une Venise verte, fleurie, coquette, d'une Venise roborative, sans rien de délétère, où le pont des Soupirs est devenu le pont des Amours. Si Venise est un opéra, Annecy est une opérette. Je dis cela sans intention péjorative, je veux simplement par là évoquer la fraîcheur, l'allégresse, la santé insolente de cette ville presque trop jolie pour qu'on la prenne au sérieux. Aix-les-Bains, ville d'eaux elle aussi, me fit un tout autre effet. Je la trouvais figée dans son luxueux XIX^{e} siècle, j'y reconnus, fugitivement, quelque chose d'Arcachon, de Cabourg, de Deauville et de Baden-Baden. Est-ce de savoir que les entrailles de la nature y nourrissent nos propres entrailles malades, que ces eaux chaudes et fumantes nous soignent, je m'y suis toujours senti mélancolique, avec l'envie de me jeter dans le lac pour oublier, ou de m'abîmer au casino. Mes promenades autour de l'immense étendue du Bourget ne guérissaient pas mon humeur. Je ne suis pas lacustre. Les eaux tranquilles et endormies me dépriment, m'ôtent tout désir sexuel et me rappellent leur origine glaciaire. Je me sens l'âme d'un Lamartine, ce qui n'est plus une maladie remboursée par la Sécurité sociale. On avait beau me montrer les lauriers-roses de l'abbaye d'Hautecombe, je regardais les cygnes en songeant que ces bêtes magnifiques ne savaient malheureusement pas voler. Je me consolais avec Grenoble, moderne, ancienne, dynamique, ouverte, passante, cultivée, à portée

de plaisirs. Le soir, je rentrais à Chambéry où la Croix-de-Nivelet, désormais, me narguait au milieu du ciel charbonneux. Je faisais un clin d'œil à mon pseudo-miracle éclairé à l'halogène, et je me consolais en songeant que j'aurais peut-être pu assister à une apparition si j'avais eu la chance de vivre avant l'ère de l'électricité.

Les villes de la Drôme

J’ai toujours beaucoup rêvé avec le peu qu’on me donnait à rêver. D’un carton, je me faisais une voiture. D’un intérieur entrevu par l’indiscrétion d’un volet mal fermé, j’imaginais l’appartement, les chambres, la vie secrète. À partir d’un détail, je construisais une ville. Tel fut le cas de Montélimar, de Nyons, de Die et de Valence. Pourquoi est-ce que mon imagination se fortifia plus spécialement autour des cités de la Drôme ? Sans doute parce que je n’en connus longtemps que le nom, inscrit sur les panneaux de l’autoroute A7, lorsque mes parents emmenaient leurs enfants au bord de la Méditerranée. Ils devenaient les supports des excursions ou des étapes que nous ne ferions pas. À l’époque, j’étais considéré comme un mauvais compagnon de voyage car je vomissais beaucoup et que, sitôt débarrassé de mon repas, je me mettais à chanter à tue-tête pour penser à autre chose. « Chanter à tue-tête » me semble d’ailleurs une expression idoine car ma voix claire et puissante d’enfant heureux s’ajoutant aux vrombissements de Boeing que faisait le moteur de notre frêle 4 L ne manquait jamais de donner des migraines à ma sœur et à mes infortunés géniteurs. Ces nuisances manifestes leur cachaient quel voyageur attentif j’étais en réalité, jouissant de la moindre indication, ne laissant échapper aucune piste pour me faire une idée du monde traversé. Ainsi Montélimar, bien évidemment, devait être construite en nougat. J’avais une image très claire des maisons blanches, tâchées d’alvéoles plus sombres, noix, amande, noisette. Je me demandais comment les parois supportaient les fortes chaleurs sans s’amollir. Je la trouvais jolie, cette cité de sucre caramélisé. J’espérais qu’il n’y avait pas trop de miel cependant, afin que rien ne dégouline et qu’on puisse s’appuyer sur un mur sans s’y coller. J’avais tellement envie de voir « pour de vrai » que je demandais toujours qu’on s’y arrêtât. Pour me faire plaisir, mon père stoppait à une station-service de l’autoroute, m’achetait du nougat, pensant me satisfaire alors qu’il ne faisait qu’aviver ma curiosité. – Et zut ! Un jour quand je serai grand, j’irai à Montélimar.

En attendant, j’imaginais les autres villes. Die, la ville de la clairette de Die, ce vin pétillant qu’on m’autorisait à goûter car il est

peu alcoolisé, que j'imaginais beige et mousseuse, aux immeubles en forme de verres à pied avec terrasses liquides, à l'hôtel de ville en forme de bouteille, dont le clocheton aurait un bouchon de liège. Nyons, pour laquelle je suivais deux pistes architecturales : Lyon et le nylon ; je concevais une sorte d'envers de Lyon, un Lyon qui dit « non », « Nyon », avec les toits en bas et les entrées en haut, des immeubles construits à l'envers et en fibre synthétique ; j'avais une petite *pensée émue* pour les pompiers de Nyons car ils devaient avoir beaucoup à faire, tout le monde sachant que le nylon est une matière très inflammable. Valence, elle, devait être sous le motif de la balance, la balance romaine évidemment car on m'avait précisé qu'il s'agissait d'une très vieille implantation romaine, et que mon grand-père joaillier sertisseur utilisait des balances romaines : j'avais conçu une cité métallique, à la Gustave Eiffel, où des fortes armatures d'aciers soutenaient des plateaux où les gens habitaient. Je vous épargne le détail de mes désillusions. Chaque visite fut un horrible démenti. Certes, il y avait du plaisir à parcourir Montélimar, si méridionale avec ses promenades bordées de cafés et de platanes, ses placettes où gazouille une fontaine, puis, plus tard, à l'âge adulte, à rejoindre ses cafés littéraires. Certes Valence m'intrigua par son anarchisme foncier, son urbanisme de bric et de broc, ses remparts devenus des boulevards où l'on se promène à la fraîche, ses rues et ses boutiques qui sentent bon l'Arménie. La Drôme appartient encore à la région Rhône-Alpes parce qu'elle garde le dauphinois au milieu des éléments provençaux. Le ciel offre une lumière adoucie, un ciel bleu tendre, pas encore la crudité minérale du sud. La truffe le dispute à l'huile d'olive. Mais déjà les oliviers, les cyprès, les lavandes du Tricastin sont italiennes ; le pays de Bourdeaux fait brouter des chèvres qui ont l'accent ; l'ail s'introduit dans les plats, et le thym et aussi les senteurs de la garrigue… Là, je découvris, un jour, un village qui était enfin digne de son nom. Mes rêves de gamin étaient réalisés. Je n'avais donc pas tort. La réalité donnait raison au poète. Un bourg au ciel pur avait, de 1940 à 1944, offert un foyer de liberté à 1500 personnes. Parmi elles, des Juifs bien sûr, enfants ou adultes, des résistants, des opposants allemands à Hitler, des artistes comme Aragon, Eisa Triolet, Pierre-Jean Jouve, Yvonne Lefébure, des philosophes comme Emmanuel Mounier. Le bourg devint, après Paris et Lyon, le troisième centre intellectuel français de résistance au nazisme. La secrétaire de la mairie, Jeanne Barnier, réalisait des faux papiers. Toute la population fit bloc. Pas la moindre dénonciation en cinq ans de guerre. Ni traîtres. Ni brebis galeuses. Ce bourg porte bien son nom. Il s'appelle Dieulefit.

Don Quichotte en Ardèche

Les Ardéchois m'ont beaucoup fait souffrir.

— Écoutez-le, il parle avec l'accent de Lyon !

— Ça, c'est une boisson d'homme, pas une boisson de Lyonnais.

— Qu'est-ce qu'il bouffe ! On voit qu'il vient de Lyon.

— Ça baise comment les Lyonnais ? Est-ce que seulement ça baise ?

Il y a deux sortes d'individus que je ne supporte pas, les Lyonnais et les philosophes. J'ai été insulté en Ardèche ; j'ai eu trop chaud, j'ai eu trop froid ; j'y ai passé des heures qui ne passaient pas ; je m'y suis blessé, ennuyé, bref, chaque fois que j'y ai séjourné, je n'ai songé qu'à m'enfuir.

Voici venu le temps de ma vengeance. Mon champ de bataille sera ces pages et j'y laisserai l'ennemi vaincu, défait, exsangue. Autant vous prévenir tout de suite, je vais me montrer partial, partiel, ignoble car, de toutes mes fois, ma mauvaise foi est sans doute la plus solide. Sinon pour vous importuner, l'Ardéchois n'existe pas. Il a tout été depuis des siècles, Celte, Romain, Vandale, Burgonde, Wisigoth, Sarrasin, partagé entre les comtes de Toulouse et les rois de France, contaminé par les guerres de religion. Il a tout été. Donc il n'a rien été. Maintenant, il est parti. Ceux qui restent sont Belges, Allemands, Anglais, Néerlandais, car les rouges bipèdes nordiques en manque de soleil ont racheté à bas prix fermettes et manoirs à l'abandon. Gageons que l'Ardèche est la première région à se réjouir de l'euro. La terre est ingrate. Même les larves de vers à soie ne la supportent pas, elles tombent malades. La vigne attrape le phylloxéra et le châtaignier la maladie de l'encre. Seuls quelques arbres fruitiers parviennent à résister, cerisiers, abricotiers et pêchers, mais c'est au bord du Rhône, le Rhône qui, chacun le sait, vient de Lyon.

Tous les crétins bronzés qui s'habillent fluorescent et qui puent l'ambre solaire à partir du 15 mars vous vanteront les gorges de l'Ardèche. Ils disent que c'est unique. Je réponds : heureusement. L'Ardèche ? Moi je n'appelle pas ça une rivière, j'appelle ça une tranchée. Un pissou sournois et ridicule coule entre des falaises abruptes qui montent parfois à trois cents mètres, effectuant un tracé

incohérent, faisant alterner des flaques molles et de brusques rapides, ce qui vous donne, lorsque vous êtes sur une embarcation, l'alternative entre pagayer comme un nouvel inscrit au *fitness club* ou risquer votre vie entre des rochers incontrôlables. En plus, l'été, il y a même des bouchons : vous attendez votre tour pour les chutes de la mort avec tout le temps qu'il faut pour imaginer la cérémonie de votre enterrement.

Descendre un « canyon » en « canoë-kayak », franchement, est-ce que vous trouvez que ça sonne français ? Ça sent le MacDonald. L'Ardèche est prête à tout. Elle s'américanise pour que les gens viennent la voir. Les géologues s'esbaudissent devant ses richesses minérales. Effectivement, vous avez le choix de vous fracasser le crâne sur du calcaire, du granit, du gneiss ou du basalte. Étourdissant, non ?

Les zoologues eux, au moins, la ferment. Aucun animal n'accepte de vivre ici, à part quelques choucas braillards et monotones sans doute payés par le syndicat d'initiative, et quelques chauves-souris, justement parce qu'elles sont aveugles. Les rapaces ont fini par mourir faute de troupeaux – ils ne consomment pas les troupeaux de touristes – et l'on est obligé de jeter, chaque soir, de la viande sur les pierres pour que les derniers vautours déplumés restent. J'exagère : sur les plateaux, vous pouvez encore vous faire charger par un sanglier de cent vingt kilos et, peut-être, devenir un pâté. L'Ardèche se veut le paradis des spéléologues, ces gens qui se précipitent dans tous les trous douteux, qui ne prévoient jamais les crues, qui déplacent toute une armée pour ressortir et finissent par passer au journal de vingt heures.

L'Ardèche regorge de souvenirs préhistoriques jusqu'à vous donner la nausée car le paléolithique inférieur fut le vrai temps de sa splendeur. Effectivement, depuis l'homme de Neandertal et l'homme de Cro-Magnon, rien ne s'est plus passé. Vous trouverez donc autant de graffitis idiots que sur les murs d'une banlieue défavorisée, des musées pleins de cailloux prétendument taillés, de bouts de fer tordus, de crânes défoncés, de dents minables et de tessons, sans oublier les statues en cire rose avec des poils synthétiques qui reconstituent dans les vitrines des scènes anciennes et dégoûtantes ; vous pourrez dénombrer plus de 700 dolmens du IIIe millénaire ; examinez-les un par un, c'est mieux que les moutons pour s'endormir. Les habitants ? Il n'y en a plus, vous dis-je. Il y a quelques années, je vous aurais conseillé d'aller voir mes trois cousins, à La Voulte, mes cousins Schmitt, car ils étaient très beaux, surtout Rémy, athlétique et musclé, qui aurait pu faire à Hollywood la carrière de Jean-Claude Van Damme s'il avait été un peu plus vulgaire. Mais mes cousins, pas sots, ont maintenant émigré ; il ne reste donc plus rien d'humain qui mérite le détour. Certes, vous pouvez rejoindre la montagne ardéchoise. Je

dois reconnaître qu'elle est superbe. Je le reconnais d'autant plus facilement que, pour moi, ce n'est plus l'Ardèche, c'est déjà l'Auvergne. Terre haute, sévère, royaume de l'herbe et de la forêt, paysage dénudé où la neige tombe peu mais subsiste, collant aux chaussures et au sol. C'est le pays des *serials killers,* comme les Martin, ceux qui tenaient l'auberge maudite de Peyrebeille, l'Auberge rouge, où ils détroussaient et tuaient chaque nuit les voyageurs. Au mont Gerbier-de-Jonc, un volcan en pain de sucre, on vous assurera que la Loire a sa source. Le problème est qu'il y en a trois, de sources : la vraie, l'authentique et la véritable ! Enfant, on me fit faire cette visite infernale. Si vous voulez mon avis, aucune des trois n'est la bonne, elles sont toutes ridicules, et la Loire doit prendre son essor ailleurs. Encore une publicité mensongère. Encore un truc d'Ardéchois. Les volcans du Coiron, c'est aussi l'Auvergne, fraîche et verte, où les monts chauves sont livrés aux jeunes buissons de genêts, où les labours noirs et gras damassent les vallons, où les fermes sévères en pierres sombres, murs épais et ouvertures étroites, sont conçues pour se protéger des pluies et des vents, où la vérité de l'habitat semble être la maison troglodyte creusée dans le basalte noir.

Certes, j'apprécie les Cévennes. Mais est-ce bien l'Ardèche ? N'est-ce pas plutôt une avancée du Languedoc ? Donjons solitaires et ruinés, tours écrêtées, pentes façonnées en terrasses témoignant d'hommes inventifs et laborieux, vieux moulins abandonnés près des torrents, hameaux éparpillés accrochés à mi-pente, villages pétrifiés, escaliers vertigineux, restes d'auberge au bord des chemins, châtaigniers morts debout, tout témoigne d'un temps de prospérité révolu. L'émotion gagne. On se dit qu'il faut être mouche ou mulet pour vivre à l'aise dans les escarpements. On regrette de ne pas l'être. Largentière, la mal nommée, n'a plus de mines d'argent. Notre-Dame de Thines, splendeur de l'art roman, s'est fait voler sa vierge et n'attire plus les fidèles. On admire encore les nuances du grès qui fait les maisons grises, roses ou parfois mauves, avant que les treilles ne les recouvrent. On songe à l'arbre à pain, le châtaignier, qui donnait le « pain des pauvres », son fruit qu'on consommait frais, séché ou en farine. Mais où sont les châtaigniers ? Où sont les pauvres ? Les Cévennes ardéchoises ont la beauté et la tristesse d'un vieux décor, le décor abandonné, celui dans lequel on ne jouera plus de pièces. Voilà. J'ai été très méchant sans être courageux car je me suis battu contre des fantômes. Mais Don Quichotte est mon héros. Et il aurait pourfendu tous les moulins de l'Ardèche. Injuste, moi ?

Comme on dit à Lyon : « Vaut mieux dire des gognandises qu'en faire ».

Les lunettes de Guignol

Guignol a des lunettes de poète, ce qui est normal pour une marionnette. À travers ses verres, il voit d'autres pays lorsqu'il regarde le sien. En Savoie, en face des monts de neige déchirés par les rochers, il aperçoit la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne, la Yougoslavie ; certains jours il voit même les Rocheuses, d'autres la chaîne de l'Everest.

En Dombes, devant la terre liquide aux ondulations dues aux moraines déposées par les glaciers, devant les vols d'oiseaux migrateurs, les blêmes forêts de bouleaux, les buissons et les joncs, à cause des nuages qui flottent mollement au-dessus des étangs, il aperçoit la Scandinavie. Dans la Drôme, devant les buis et la lavande, il aperçoit la Toscane. À Pérouges, Assise.

À Chambéry, le Piémont. À Annecy, Venise. À Aix, Baden-Baden.

En Ardèche, lorsque la vigne le dispute au calcaire, il aperçoit la Catalogne.

Dans les monts du Forez, où les forêts de hêtres et de résineux sont battues par les vents et les pluies sur le fond d'un ciel sombre, il aperçoit l'Irlande.

Guignol est épuisé lorsqu'il pose ses lunettes.

— Tout le monde y peut pas être de Lyon, lui dit alors Gnafron.

— Oui. Mais être de Lyon, c'est être de partout, répond Guignol.

FIN

Collection réalisée pour National Geographic France
par les Éditions Phileas Fogg.
Achevé d'imprimer en mai 2002 sur les presses
de Artes Graficas Toledo à Tolède (Espagne).
Dépôt légal : mai 2002.